

Rillon Ophélie
Cemaf
ophelie.rillon@gmail.com

Journée d'étude
Le corps et ses genres. Les dimensions corporelles des différences sexuées.

Communication : « La mode yéyé dans les années 1960-1970 au Mali : corps libérés, jeunes dévoyés ? »

*« Enfants du Mali indépendant, prenons nous en charge !
Que tous les jeunes Maliens partis à l'étranger reviennent au Pays.
Enfants du Mali, tous ensemble, édifions la Patrie »*

A partir de 1963, les Maliens se réveillèrent au son de *Mali Twist*, cette chanson de Boubacar Traoré, surnommé « Kar Kar, le Blouson noir », « l'Elvis Presley ou le Johnny Hallyday malien » qui était diffusée sur la Radio Nationale. Véritable hymne national du Mali indépendant, cette chanson constitua, sous de nombreux points, un symbole de cette époque *sixties*. Sur fond de musique twist et de guitare électrique, le chanteur reprenait l'idéologie socialiste et lançait un appel à la jeunesse, « fer de lance » du régime, pour qu'elle participe activement à la Construction Nationale.

Avec les années 1960, le temps était aux rêves d'indépendance politique et économique mais aussi à une quête d'identité. Le Mali se devait d'apparaître aux yeux du monde un nouvel Etat indépendant et organisa de grandes manifestations où défilaient et étaient mises en scène les « forces vives de la Nation ». C'est au travers des corps de la jeunesse malienne, dans leurs accoutrements et leurs mouvements que le nouvel Etat socialiste souhaitait montrer aux pays amis et ennemis son projet politique, sa ligne idéologique et sa force. Les femmes aussi furent intégrées à la construction nationale, mais la place et le rôle qui leurs étaient octroyées dépendaient directement des préceptes du patriarcat. Si l'Etat socialiste introduisit quelques modifications législatives en leur faveur, les représentations des femmes, véhiculées par la presse officielle et les discours politiques, les enfermaient indiscutablement dans un rôle maternant : « Nos sœurs [...] sont à l'honneur et méritent l'appellation de militantes conscientes et combattantes de la révolution, non seulement parce qu'elles sont guidées par le souci d'avoir des enfants sains et robustes mais aussi et surtout par celui de préparer des hommes qui, demain, assureront la continuité d'un Mali en perpétuel progrès »¹. Ainsi, comme l'écrivit ce journaliste de *L'Essor*, organe du Parti Unique, lors du Concours du plus beau bébé qui se tenait tous les ans au Mali, les corps féminins furent au cœur des préoccupations étatiques : ils incarnaient le lieu de production et de reproduction de cet « homme moderne », de ce nouveau citoyen masculin devant émerger de la société socialiste. Sous la tutelle du « Père de la Nation », l'Etat, le politique étaient de l'ordre du masculin ; aux femmes revenaient l'éducation morale et surtout le « gardiennage » des valeurs dites traditionnelles de « l'Afrique authentique ». Drapées de boubous à l'effigie de Modibo Keita (Président du Mali jusqu'en 1968) et de la production nationale malienne (mangues, arachides), coiffées de tresses baptisées « Année 1960 », « Nation », « Négritude » et de foulards « Bonjour mon Président », leurs corps furent des supports de diffusion de la

¹ *L'Essor*, « Le sens du Concours du plus beau bébé », 2 août 1966, pp.1-3 (partie 1 192-195)

propagande socialiste. Quant aux jeunes filles, celles qui n'étaient pas femmes car encore non mariées et non mères, elles intégrèrent les structures mixtes, paramilitaires où étaient formés les petits « soldats du panafricanisme »² aux côtés de leurs camarades masculins.

Dans ce contexte de guerre froide et de libération nationale, tout ce qui venait des puissances impériales, notamment de la France, ancienne métropole et des Etats-Unis, symbole du capitalisme, était à bannir aux yeux des dirigeants maliens. Seules les influences des pays « socialistes », panafricains, tiers-mondistes étaient acceptées en matière de mode et de musique. Pourtant, une partie de la jeunesse malienne avait les yeux rivés vers l'extérieur et s'appropriait cette culture juvénile appelée « yéyé » qui, comme l'explique Edgar Morin, « recouvre non seulement un domaine musical, mais une certaine façon d'être, presque une attitude envers la vie »³. Le « yéyéisme », comme le surnommaient les dirigeants politiques maliens, ne fut pas un simple calque de ce qui se développait en France, mais fut un mouvement culturel beaucoup plus large et métissé allant du rock à la salsa. Des chansons traditionnelles pouvaient être jouées sur des airs cubains et twist et les tubes occidentaux réinterprétés en bambara⁴.... Les jeunes s'approprièrent les mouvements de danse occidentaux vus au cinéma auxquels ils associaient ceux de danses « traditionnelles ». Il en fut de même pour la mode (influencée par les magazines *Salut les Copains*, *Confidences*, *Nous Deux*, *Elles*, *Intimités*) : mini jupe, pantalons pattes d'éléphant furent taillés dans des tissus wax imprimés au Mali ; éloignées des boubous, leurs découpes s'inspiraient cependant de certains détails des vêtements de leurs parents. Ainsi, le slogan de liberté scandé par l'Etat malien résonnait dans l'esprit des jeunes comme une pratique quotidienne : « soyons résolument jeunes et libres ». Ce mot d'ordre constituait une véritable remise en cause de l'ordre social : habituellement subordonnés aux aînés, « les cadets sociaux » revendiquaient une autonomie, une identité, une existence propre qu'ils symbolisèrent par l'appropriation et la réinvention d'une mode venue de l'extérieur. Bien entendu, l'ensemble de la jeunesse malienne ne fut pas imprégnée de cette influence extérieure ; essentiellement la jeunesse urbaine pouvait avoir accès aux magazines, vinyles et autres biens de consommations qui en constituaient les supports de diffusion via l'Europe, les pays limitrophes comme le Sénégal ou la Côte d'Ivoire qui gardèrent des liens plus étroits avec l'ancienne métropole, ou les pays anglophones tels que le Ghana ou le Libéria influencés par le mouvement afro-américain. Mais la jeunesse rurale n'était pas non plus totalement hermétique à cette mode : les migrations régionales saisonnières, l'exode rural furent aussi des vecteurs de diffusion de cette mode dans des espaces plus reculés.

Que ce fut par les attributs (vêtements, coiffures, accessoires) ou les attitudes (postures, mimiques, danses), cette mode mit le corps au centre des préoccupations de la jeunesse : les corps devaient être libérés des carcans pour être réinvestis, remodelés selon d'autres normes. L'apparence devint un marqueur d'identité individuelle et d'appartenance à un collectif qui n'était pas celui de l'Etat autoritaire. La grande rupture avec l'idéologie dominante malienne (religieuse et politique) fut la sexualisation voir l'érotisation des corps jeunes dans l'espace public. Ainsi, au travers des corps, deux idéaux de société s'opposèrent ; les identités sexuées et les rapports sociaux de sexe à l'œuvre dans la société malienne furent réinterrogés.

² DIAWARA MAnthia, *En quête d'Afrique*, Paris, Présence africaine, 2001, p. 88

³ MORIN Edgar, « Culture adolescente et révolte étudiante », in *Annales. Economies, Sociétés et Civilisations*, Vol 24, n°3, 1969, p.766

⁴ Le bambara est la langue véhiculaire la plus utilisée dans le pays mais elle est essentiellement parlée dans le sud et à Bamako. Le français demeure la langue officielle, c'est-à-dire celle utilisée dans l'administration.

Les photographies réalisées par Malick Sidibé dans les années 1960-1970 permettent d'appréhender cette nouvelle culture juvénile. En 1962, le photographe malien ouvrit son studio à Bagdadji, quartier central et populaire de Bamako. Comme il le dit lui-même, il fut « le seul jeune reporter de Bamako à faire des photos dans les « surpat' », les surprises parties »⁵. Il fut le photographe des corps en mouvements de la jeunesse urbaine de Bamako jusqu'en 1976, période où commencèrent à disparaître les clubs de jeunes et où il réintégra définitivement son studio. Dans ses photographies de studio, Malick Sidibé dirigeait les corps de ses sujets, choisissant leurs positions et parfois même les vêtements et accessoires qu'ils devaient porter, alors qu'au cours de ses reportages, c'était les jeunes eux-mêmes qui se mettaient en scène. Au final, les deux regards que comportent ces photographies sont très proches car ils sont le reflet d'une intégration de codes communs. S'il était un peu plus âgé que ses sujets, à leur contact, Malick Sidibé intégra les référents musicaux, vestimentaires, cinématographiques qui baignaient leurs imaginaires et les représentations qu'ils avaient d'eux-mêmes. D'autre part, ces jeunes étaient ses clients ; il se devait donc de révéler leurs rêves et leurs identifications : « celui que je me crois, celui que je voudrais qu'on me croie, celui que le photographe me croit et celui dont il se sert pour exhiber son art » comme l'écrit Roland Barthes⁶. La culture juvénile influencée par l'étranger étant très mal vue des autorités, c'est dans les archives de la répression qu'il en est question : Archives du Bureau Politique de l'US-RDA (Parti Unique de l'époque socialiste), Archives de Police et de Gendarmerie mais aussi dans le journal gouvernemental : *L'Essor*. Promouvant un discours répressif à l'égard des jeunes « marginaux », ces documents sont à prendre avec précaution : ils caricaturent cette mode et la rendent responsable des différents maux de la société : les yéyés sont érigés en ennemis intérieurs de la Construction Nationale. Mais, au-delà de leurs discours de propagande, ces documents dévoilent les normes sociales qui régissaient les rapports de genre dans la société malienne et en quoi le « yéyéisme » put constituer une forme de transgression des identités sexuées.

Nous verrons donc comment, dans les premières années de l'indépendance (1960-1965), les jeunes urbains incorporèrent de nouveaux codes qui défiaient les normes sociales édictées par l'Etat socialiste notamment en termes d'identités sexuées (Partie I). D'abord indifférent à cette culture juvénile, l'Etat se radicalisa à partir de 1966 et déclencha une vaste campagne de « moralisation » de la société. L'objectif affiché était la reprise en main des corps pour parvenir à un assainissement des esprits allant dans le sens du système patriarcal (Partie II). En 1968, un groupe de jeunes militaires renversa le régime socialiste et mit fin à ses dérives autoritaires. Symbole d'une liberté retrouvée, les jeunes réinvestirent leurs corps mais cette fois ci au travers d'une mode bien plus politique... et où les jeunes filles occupèrent une place plus marginale (Partie III).

I- Les Indépendances : construction nationale et transgression des normes corporelles (1960-1965)

La Jeunesse Unique : uniformisation des corps

Dès 1959, le Parti Unique tenta d'organiser la jeunesse, sans distinction de sexe, de classe ou d'origine géographique, en de multiples structures fondées sur l'idée du « soldat citoyen » qui associaient formation civique et physique. Les deux grandes structures de masse

⁵ MANGIN André, *Malick Sidibé*, Zurich, Scalo Verlag, 1998, p. 36

⁶ BARTHES Roland, *La chambre claire : notes sur la photographie*, Paris, Seuil, 2009, p.29

de la jeunesse furent le Mouvement National des Pionniers et les Brigades de Vigilance (mises en sommeil à partir de 1964 au profit des Milices populaires). A chaque organisation correspondait un uniforme dont le plus significatif était celui des miliciennes qui, comme leurs homologues masculins, portaient au quotidien une tenue militaire mais défilaient en boubous et en armes lors des cérémonies officielles⁷. Ainsi, si l'Etat malien distinguait les rôles sociaux des hommes et des femmes, l'idée selon laquelle une « bonne ménagère » devait être avant tout une « bonne citoyenne » eut des conséquences inattendues : hommes et femmes intégrèrent les mêmes structures et leurs traitements étaient à peu près équivalents. Jusqu'à l'âge de 15 ans, ces structures étaient mixtes puis les deux sexes étaient séparés mais pour suivre une formation similaire. Suivant l'idéologie du régime, le sport y occupait une place importante : la formation d'esprits « sains » passait par des corps robustes et disciplinés. Avançant la tête haute, dans une gestuelle commune (démarche élancée, bras le long du corps) et vêtus d'uniformes, ces groupes de jeunes hommes et de jeunes femmes (qu'ils furent mixtes ou non) se faisaient l'écho d'une construction nationale en marche. Ainsi, sans s'en rendre compte, le gouvernement de Modibo Keita avait ouvert la porte à une modification des représentations sexuées : des jeunes femmes avaient incorporées des normes considérées jusque là comme masculines. Elles étaient entraînées et vêtues comme les hommes. Elles portaient des uniformes, des pantalons, des armes. Alors que Modibo Keita demandait aux femmes « de rester toujours les amazones vigilantes, gardiennes incorruptibles des vertus du Parti et du Peuple »⁸, il leur donna la possibilité de faire bien plus : intégrer les structures de contrôle et de répression sociale, faire la guerre, rendant ainsi caduque le proverbe malien selon lequel « la femme étant assise voit mieux les problèmes que l'homme arrêté le fusil à la main ».

Mais, cette uniformisation des corps masculins et féminins remettaient en cause les rapports sociaux de sexe et fut largement critiquée par la population. De nombreux maris se plaignirent à la Commission Sociale des Femmes que leurs femmes miliciennes « imaginent que le port du pantalon les dispense de leurs devoirs conjugaux »⁹. Ces dernières étaient accusées de tenir tête à leurs maris et d'abandonner le domicile conjugal en cas de conflit. Ces actes de résistance féminins à l'égard de l'autorité maritale n'étaient pas nouveaux mais ils prirent une ampleur assez importante pour que les hautes instances du Parti en soient informées et qu'elles engagent des mesures répressives à l'égard des miliciennes qui subvertissaient l'ordre sexué. Ainsi, en 1967, tout un bataillon de milicienne de Bamako fut licencié. Si la participation des jeunes femmes à ces organisations paramilitaires ne fut jamais remise en cause par le régime socialiste, ce dernier fut néanmoins déstabilisé par les conséquences que cela pouvait avoir : « nous n'aurions jamais pensé que le port du costume de milicien pouvait créer la discorde dans les ménages »¹⁰. De même, les parents se révoltèrent contre la mixité des organisations de jeunesse et de leurs activités qu'ils considéraient comme des lieux de déperdition laïque contribuant à la dégénérescence des jeunes générations : « le mouvement [pionnier] c'est fait pour engrosser nos enfants »¹¹. A partir de 1964, l'Etat eut de plus en plus de difficultés à recruter des jeunes filles pour ses

⁷ L'Essor, « Le 22 septembre 1964 à Kidal », 28 octobre 1964, p.4

⁸ Discours de Modibo Keita lors du premier anniversaire de l'éclatement de la Fédération du Mali, 20/08/1961, http://modibokeita.free.fr/modibokeita_Discours.html, consulté le 10/09/09

⁹ Archives Nationales du Mali, Fond du Bureau Politique National de l'US-RDA BPN, 146^{ème} carton : 568 Milice Populaire 1964-1968, Lettre de la Secrétaire permanente de la Commission sociale des Femmes au Directeur de la Milice populaire du Mali, Bamako, 15 novembre 1967

¹⁰ Archives Nationales du Mali, Fond du Bureau Politique National de l'US-RDA BPN, 146^{ème} carton : 568 Milice Populaire 1964-1968, Lettre de la Secrétaire permanente de la Commission sociale des Femmes au Directeur de la Milice populaire du Mali, Bamako, 15 novembre 1967

¹¹ NEDELEC Serge, *Jeunesses, Sociétés et Etat au Mali au XXème Siècle*, Thèse d'Histoire, sous la direction de Catherine COQUERY-VIDROVITCH, Université Paris 7, 1994, Tome 2, p.335

organisations. Ainsi, « les grandes ambitions d'éducation populaire du temps de la création s'étaient réduites à une peau de chagrin : apprentissage de l'hymne national et défilés lors des fêtes. Les « petits soldats de la construction nationale et du socialisme » apparaissaient comme des marionnettes dressées à chanter les louanges du parti et du père de la nation »¹². La jeunesse urbaine et scolarisée qui avait constitué les premiers éléments de ces organisations de jeunesse, se détourna rapidement de ces structures paramilitaires qu'elle jugeait trop autoritaires. Elle avait trouvé d'autres formes de regroupement et de loisirs qui correspondaient davantage à ses aspirations.

La célébration des corps : s'habiller pour être

Dans les années 1950, les jeunes soudanais dits « évolués » s'étaient appropriés la mode des colonisateurs. Les costumes, les tailleurs, les chaussures à talon ainsi que les danses à deux (valse, cha cha cha) étaient entrés dans le quotidien de la minorité que constituait l'élite scolarisée. « Dans les années 50, on prenait modèle sur les Zazous, en référence au groupe de Saint Germain des Près : des jeunes premiers nantis, fils de commerçants ou de fonctionnaires. Ils portaient la veste qui descendait jusqu'au genou, le pantalon au dessus des mollets et des chaussettes de couleurs bien visibles. Ils prenaient des positions delta (jambes écartées et les deux mains tenant la veste), gamma (le buste jeté en arrière légèrement méprisant) ou lambda (à la Eddie Constantine). C'était un spectacle permanent, il fallait vivre à Bamako à cette époque pour le voir. Leurs pantalons étaient tellement moulants qu'ils ne pouvaient pas monter sur leur vélo. Ils marchaient à côté de leur vélo Peugeot, grand modèle, et se pavanaient au marché » explique Youssouf Doumbia, dit Garrincha, « ambianqueur » de soirées¹³. Les jeunes femmes lettrées, encore plus minoritaires, n'échappaient pas non plus à cette mise en scène des corps : « On monte à vélo, avec l'intention délibérée de choquer la société patriarcale, en balançant dans tous les sens le corps ; on va jusqu'à défier la chronique coloniale en conduisant, comme c'est le cas de Marguerite Bertrand, une voiture »¹⁴. Les jeunes hommes engoncés dans leurs habits poussaient leurs vélos ; les jeunes femmes ôtaient leurs foulards de tête, révélaient leurs coupes « à la garçonne » et, vêtues de robes ou de pantalons, elles enfourchaient ce moyen de locomotion masculin... les normes sexuées furent bousculées par une revendication d'autonomie et une quête d'individualité.

Mais ce fut surtout avec la libération nationale que se « démocratisa » la libération des corps en milieu urbain. La politique de scolarisation massive initiée par l'Etat socialiste en 1962 favorisa la constitution de bandes de jeunes où se côtoyaient filles et garçons. Ces « grins », appelés ensuite « clubs », se formaient à partir des réseaux scolaires mais aussi de quartiers et d'amitiés tissées pendant l'enfance. Ils étaient donc mixtes sous de nombreux points de vue : tailleurs, vendeurs, petits commerçants, scolaires, chauffeurs de taxi s'y retrouvaient. Influencés par la culture occidentale, ces regroupements portaient des noms inspirés des idoles, des films, des musiques du moment : Les Beatles, Les Copains, Al Capone, les Chats Sauvages, Club Nouvelle Vague etc... A chaque club correspondait un look, une façon de se comporter. Leurs membres se reconnaissaient à leurs tenues, leurs gestuelles, leur façon de parler et les clubs se faisaient une rude concurrence des apparences pour attirer à eux les filles. Dans ses moindres détails, la physionomie était codifiées : « la raie à gauche pour les célibataires et à droite pour les mariés [...] Il y a même un gars à Bamako qui se mettait tous les jours dans la peau de Buffalo Bill, mêmes gestes, mêmes

¹² NEDELEC Serge, *Jeunesses, Sociétés et Etat au Mali au XXème Siècle*, Thèse d'Histoire, sous la direction de Catherine COQUERY-VIDROVITCH, Université Paris 7, 1994, Tome 2, p.337

¹³ MANGIN André, *Malick Sidibé*, Zurich, Scalo Verlag, 1998, p. 163

¹⁴ KONARE Adam Ba, *Dictionnaires des femmes célèbres du Mali*, Bamako, Jamana, 1993, p.54

attitudes. Pareil avec Bill Haley»¹⁵. Charlot, l'une des principales animatrices de soirée, tenait son surnom de sa grande taille en référence à Charles de Gaulle. Panka Dembélé explique comment, lorsqu'il faisait son service militaire en 1963, les filles refusaient de danser avec lui à cause de sa tenue militaire. La mention « tenue correcte exigée » était inscrite sur les cartons d'invitation aux « bals poussières », soirées organisées par les clubs. Dans les années 1960, les jeunes hommes étaient bien plus influencés par la mode occidentale que les jeunes filles car la pression sociale à l'égard de leur apparence était beaucoup plus lâche. Pourtant, certains clubs comme le *Florina* de Dravéla¹⁶ édictèrent des règles particulièrement strictes pour contrôler l'apparence des jeunes filles et les faire correspondre à leurs fantasmes. Ainsi, il était interdit aux jeunes filles de se rendre aux soirées en « tenues africaines et en claquettes » : jupes courtes et talons hauts étaient recommandés. D'autre part, le club s'était doté d'une « Commission féminine » chargée de l'éducation des jeunes filles du groupe ; commission qui n'avait pas son pendant masculin. Les critères de recrutement de ce club étaient aussi sexués : les garçons devaient faire preuve de leurs talents de bons danseurs et les jeunes filles devaient se plier aux critères de beauté occidentale (corps minces, taille de guêpe, maquillage etc...). Loin d'être égalitaires, les règles de ce club cherchaient cependant à attirer les jeunes filles et à les protéger selon les normes de la galanterie¹⁷. Ainsi, le club imposa la monogamie comme norme de couple et tout membre masculin surpris à propager des propos diffamatoire envers une jeune fille était exclu. La cotisation des jeunes filles pour le fonctionnement du club (achat d'un tourne disque, de vinyles, de magazines comme *Salut les copains*, de boissons etc...) était moitié moindre que pour les garçons. Lors des soirées, un taxi venait les chercher devant chez elles et les ramenaient à la maison. Petits et grands frères étaient chargés de les aider à se soustraire à l'autorité parentale etc... Si la majorité des clubs eurent des règles beaucoup moins strictes que celles imposées dans le *Florina*, partout les normes officieuses qui régissaient les rapports de sexe furent les mêmes. Ils constituèrent des espaces de rencontre et d'initiation à la sexualité. Alors qu'il revenait normalement à la famille de trouver un mari aux jeunes filles, dans ces clubs c'étaient elles qui choisissaient : un bon danseur était un mari potentiel, les hommes rivalisaient en galanterie, cadeaux, démonstrations sentimentales mais aussi en excentricités pour les séduire : « J'avais intégré la trompette à ma danse. Je m'accroupissais devant les filles » raconte Garrincha¹⁸. Comme l'explique Malick Sidibé, « la jeunesse à cette époque a beaucoup aimé la musique twist, rock, afro-cubaine...car ça permettait aux garçons et aux filles de se rapprocher, de se toucher, de se coller. C'était impossible avec la musique traditionnelle »¹⁹. Finalement, beaucoup de ces amours de jeunesse débouchèrent sur des mariages après négociations avec les parents.

Le corps : enjeu des luttes idéologiques

Tirillés entre le projet socialiste et les aspirations des jeunes, les corps furent des espaces investis par le social et le politique. Les corps disciplinés par le travail ou l'organisation constituaient les corps idéaux du régime ; corps soumis et exercés,

¹⁵ Panka Dembélé, in MANGIN André, *Malick Sidibé*, Zurich, Scalo Verlag, 1998, p. 170

¹⁶ Ce Club fut étudié par MEILLASSOUX Claude, *Urbanization of an African Community : Voluntary Associations in Bamako*, Seattle-London, University of Washington Press, 1968, pp.130-142

¹⁷ Comme l'explique Goffman, la galanterie instaure des rapports de genre profondément inégalitaires entre hommes et femmes mais, dans le contexte malien, cette pratique signifiait aussi que les femmes étaient reconnues comme ayant une individualité et une autonomie de choix et de pensée. GOFMANN Erwing, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute / Cahiers du Cedref, 2002, pp.62-72

¹⁸ MANGIN André, *Malick Sidibé*, Zurich, Scalo Verlag, 1998, p. 165

¹⁹ MANGIN André, *Malick Sidibé*, Zurich, Scalo Verlag, 1998, p. 37

« corps dociles »²⁰, « corps redressés »²¹. Les images de propagande socialiste donnent à voir des corps mécanisés, que ce soit ceux des paysans courbés dans le travail de la terre, des soldats marchant d'un même pas, des chasseurs fusils à l'épaule ou des athlètes aux muscles saillants. Les femmes étaient présentes au quotidien dans un certain nombre de ces catégories sociales mais elles étaient largement absentes des représentations : les symboles des corps en mouvements et ordonnés étaient éminemment masculins. A l'opposé de ces postures rectilignes et uniformes, les jeunes urbains mirent en scène des corps désarticulés par la danse dans des poses toujours plus originales : d'après Malick Sidibé ils « prenaient n'importe quelle position amusante et bizarre [...] les jeunes influencés par la musique sont excités, déchaînés, comme en transe, se sentent bien dans leur peau »²². Ces corps dynamiques, indomptés tentaient de symboliser une certaine « fureur de vivre ». Alors que l'Etat demandait à ses populations de se plier à une politique d'austérité, les jeunes affichaient, au travers de leurs vêtements, une attirance pour la consommation et les loisirs. Les bras le long du corps, le regard droit et provoquant, dans un déhanché accentué, les jeunes femmes des photographies de Malick Sidibé apparaissent fières, impudiques et libres. Qu'elles furent vêtues de robes gonflantes resserrées à la taille ou de mini jupes découvrant leurs cuisses (partie du corps réservée normalement au mari) ces jeunes femmes exhibaient et assumaient leurs corps. Les corps des jeunes hommes aussi étaient dénudés et érotisés : chemises ouvertes, torsos et ventres offerts à la vue de tous, pantalons moulants mettant en valeur les fesses, cambrure prononcée... ces corps d'hommes longilignes, presque androgynes allaient à l'encontre des représentations virilistes.

II- La Révolution active : enferment des corps et mise au pas de la jeunesse (1966-1968)

A partir de 1966, l'USRDA radicalisa sa ligne politique et, prenant modèle sur la Chine populaire, il déclencha une Révolution active en 1967²³ qui visait à « moraliser la société ». L'une des cibles du pouvoir fut la « jeunesse marginale », étiquette qui s'appliquait à différents individus (chômeurs, petits délinquants, yéyés etc...) pourvus qu'ils soient jeunes !

Cristallisation de l'image d'une jeunesse dévoyée

Dans sa lutte contre la « dépravation des mœurs » l'Etat eut beaucoup plus de difficultés à dresser un portrait des jeunes hommes adeptes de cette culture juvénile, que des jeunes filles. Dans un premier temps, les garçons yéyés furent décrits comme de jeunes délinquants aux pratiques machistes (adeptes de la violence, multiplication des partenaires sexuelles, alcoolisme). « Ils sont certes facteurs de beaucoup d'écarts, mais ils ont aussi une qualité que tout homme a [...] c'est le sens du combat [...] car tout homme est d'essence guerrière » écrivait *L'Essor* en 1966²⁴. L'enjeu n'était donc pas de réprimer ces jeunes mais plutôt de les éduquer pour les « aider » à mieux canaliser leur « combativité ». Mais, petit à petit, leur image se modula et ces jeunes finirent par être décrits sous le filtre de stéréotypes féminins : ils « apparaissent sous la forme de cheveux très longs », ils prêtent une importance particulière à leur apparence physique, sont hystériques « ils se mettent souvent à crier comme

²⁰ FOUCAULT Michel, *Surveiller et Punir*, Paris, Gallimard, 1975, pp. 159-199

²¹ VIGARELLO Georges, *Le Corps redressé*, Paris, Armand Collin, 2004, 232 p.

²² MANGIN André, *Malick Sidibé*, Zurich, Scalo Verlag, 1998, p. 39

²³ A la grande différence avec la Chine que cette « révolution » ne fit pas de morts !

²⁴ *L'Essor*, « Pourquoi sont-ils Yé-Yé ? », 22 juin 1966, pp.3-4 (partie1 129/130)

des fous fieffés partout et à tout propos », ils dansent en public : « il n'est pas rare de voir certains d'entre eux esquisser des pas de singerie dans les rues »²⁵. Ainsi, au travers de leurs attitudes, ces jeunes étaient accusés de bouleverser les normes genrées, de ne pas se comporter en « vrais mâles ». Cette féminisation des corps masculins avait pour objectif de les décrédibiliser aux yeux de l'opinion publique, mais ces images appartenaient aussi à un discours beaucoup plus globalisant sur la société : les pères, hommes castrés, devaient reprendre le contrôle des foyers pour instaurer la paix sociale.

Comme en témoigne la brutalité du vocabulaire employé pour décrire ces jeunes, les dirigeants politiques ne toléraient aucune évolution en matière de mœurs sexuelles : « satyres, nymphomanes, forcenés, pervers, invertis pratiquant des séances orgiaques »²⁶. Dans ses colonnes, *L'Essor* dressa un portrait caricatural de ces jeunes qui faisait appel aux images les plus répulsives pour la population : les hommes étaient des pédérastes qui « comme d'horribles pieuvres, avancent leurs tentacules engluées de bave obscène en direction des jeunes de la cité » ... Mais les jeunes hommes n'étaient pas tant « responsables » de cette dépravation. Dans son rapport sur le problème de la moralité et la licence chez la jeunesse publié en 1967, l'Etat définissait l'attrait des hommes maliens pour "la femme et les plaisirs y afférents" comme "atavique". Il était vain de lutter contre ce trait de caractère masculin ; l'important était d'en limiter les excès car "la corruption sexuelle [...] altère en l'homme ce qu'il a de bien [...] le conduit au vol, au mensonge". Quels étaient donc les responsables de cette dépravation masculine ? Tout simplement les référents culturels venus des pays étrangers et... les femmes, ces « hordes de trotteuses [...] qui constituent en fait les principales actrices de leur propre malheur. Les mini-jupes et les décolletées sont portées en honneur chez elles. Ainsi elles exposent les attraits que la nature leur a donnés. Avec leur sens du raccourci en matière de réflexions, elles s'imaginent que la beauté tiendra surtout de la transformation artificielle de l'état initial »²⁷. D'ailleurs, les mères étaient elles mêmes accusées de favoriser « les relations de leurs filles avec des amants surtout, lorsque le profit matériel devient un complément au maigre salaire » ; en d'autres termes, de les pousser à la prostitution. Cette image de femmes frivoles et matérialistes apposée aux jeunes urbaines n'était pas le seul fait des discours étatiques. Pour de nombreux ruraux qui migraient temporairement sur Bamako lors de la saison sèche et qui y faisaient les yéyé (« A Bamako j'étais bien, je faisais le yéyé »²⁸), il était impensable de se marier avec une urbaine qu'ils jugeaient trop « fantaisistes », « dépensières » et « paresseuses »²⁹. En portant des vêtements sexy (mini-jupes) les jeunes filles étaient accusées de vouloir soutirer de l'argent aux hommes, donc de les exploiter. Dans cette période de « socialisme scientifique », les femmes furent érigées en symbole du capitalisme !³⁰

²⁵ *L'Essor*, « La Crise juvénile au Mali a été le thème d'une Conférence à l'ENS de Badalabougou », 4 mai 1967, p.1 et 4

²⁶ *L'Essor*, « A propos de la crise juvénile au Mali », Editorial, 18 mai 1967, pp.1-4

²⁷ *L'Essor*, « La Crise juvénile (suite) », 6 mai 1967, p.1 et 3

²⁸ Paysan interrogé par Jean Louis AMSELLE, « Migrations et sociétés néo-traditionnelles : le cas des Bambara du Jitumu (Mali) », *Cahiers d'études africaines*, n°72, 1978, p.11

²⁹ "On the other hand, they praise the submissiveness, fidelity and working capacity of country girls" écrit Claude MEILLASSOUX, *Urbanization of African Community: Voluntary Associations in Bamako*, Seattle, University of Washington Press, 1968, p. 77

³⁰ Mêmes discours et mêmes pratiques se retrouvent en Tanzanie : Andrew M. IVASKA, « Anti-mini Militants Meet Modern Misses : Urban Styles, Gender and The Politics of National Culture in 1960s Dar es Salam, Tanzania », in ALLMAN Jean, *Fashioning Africa : Power and The Politics of Dress*, Bloomington, Indiana University Press, 2004, pp. 104-121

Sexualisation de la répression

La seconde étape à cette offensive contre la culture juvénile visa à la transformation physique des jeunes yéyés, premier pas, aux yeux de l'Etat, vers une reconversion morale. La presse lança des appels à la constitution, par les jeunes eux-mêmes, de brigades de mœurs chargées de contrôler et de réprimer les marginaux :

« Qu'ensuite ils fassent des rondes là où il faut et quand il faut ; alors ils procéderont sans coup ni blessures, aux opérations suivantes. Auparavant, ils seront armés d'une tondeuse et d'un lot de pagnes.

- a) Immobilisation immédiate, partout où s'en présente l'occasion, de tout garçon porteur de cheveux « yéyé ». La tondeuse passe au raz du cuir chevelu ;
- b) Immobilisation de toute jeune fille en mini jupe ou dans tout autre accoutrement similaire. Résister aux équations, l'envelopper de deux pagnes et jeter dans la poubelle voisine la robe ou la mini jupe yéyé froidement enlevée »³¹.

Ainsi s'ouvrit une véritable « chasse aux sorcières » et un climat de peur s'installa sur Bamako. Les Milices et Brigades, composées en grande part de jeunes déclassés, furent lancées à l'assaut d'autres jeunes : bastonnades, tortures et sans doute viols (comme en appelait ce texte de *L'Essor*) furent le lot courant des « ennemis du socialisme ». Si les archives restent muettes et que, dans les témoignages recueillis, les Bamakois(es) demeurent encore très pudiques à l'égard des exactions commises à cette époque, il semble cependant que les jeunes filles constituèrent des cibles privilégiées : dans les rues, ces dernières devaient dorénavant mener profil bas, cacher leurs jupes sous de grands boubous et, lorsqu'elles se faisaient prendre dans une tenue jugée indécente, au mieux, leurs vêtements étaient déchirés et elles devaient payer une amende. Cette répression remettait en cause l'indépendance acquise par les femmes dans les premières années du régime socialiste (circulation, travail, argent).

Au-delà des violences physiques, un véritable encadrement des jeunes fut imposé : les scolaires durent obligatoirement intégrer le Mouvement Pionnier et participer à des activités « saines » à la campagne c'est-à-dire « sport, préparation militaire, [...] chantiers »³². Il était demandé aux comités scolaires de dénoncer leurs camarades yéyés afin de les faire comparaître devant un tribunal politique des mœurs, les jeunes chômeurs étaient envoyés dans les campagnes pour travailler. Pour les mineurs, un couvre feu fut imposé à partir de 22 heures, les cinémas leurs furent interdits s'ils n'étaient pas accompagnés d'un adulte. La Brigade des mœurs était autorisée à entrer dans les lieux publics comme privés pour traquer les couples adultères. Les Miliciennes furent chargées d'inspecter les foyers afin d'en vérifier la propreté et des amendes furent infligées aux mauvaises ménagères. Bien entendu, « les époux [étaient] épargnés, n'étant pas directement responsables de la situation »³³. Les grins de jeunes entrèrent temporairement en clandestinité, les soirées se privatisèrent et même Boubacar Traoré, l'icône yéyé, disparut des ondes de la Radio Nationale.

³¹ *L'Essor*, « Première mesure à prendre dans la lutte contre la crise juvénile », 19 mai 1967, p.1 (partie 1 124/125)

³² **Archives Nationales du Mali**, Fonds du bureau Politique National de l'US-RDA BPN, 110^{ème} carton : 420 *Rapport de synthèse sur le problème de la moralité et de la licence chez la jeunesse*, 1967, 13 p.

³³ **Archives Nationales du Mali**, Fonds du bureau Politique National de l'US-RDA BPN, 55^{ème} carton : 144 Commission Sociale des Femmes, *Lettre de la Commission sociale des femmes au Médecin Chef du Service d'Hygiène de Bamako*, 5 août 1967, 1 p.

III- *La Dictature militaire : de l'insouciance à la politisation de la révolte (1968-1976)*

En 1968, un coup d'Etat militaire renversa le régime de Modibo Keita. Dès le lendemain, la population sortit dans les rues de Bamako pour faire éclater sa joie. Un nouveau vent de liberté avait soufflé : les clubs se reconstituèrent, les jeunes réoccupèrent l'espace public et réaffirmèrent leur identité à la faveur de la mode.

Vers une libération sexuelle ?

Le contexte des années 1970 était cependant bien différent de celui des indépendances : le Mali était frappé par une crise économique résultant de la combinaison de différents facteurs : échecs du régime socialiste, contexte international, sécheresse en 1972... Les grins devinrent davantage des réseaux de solidarité pour faire face à la crise. Les loisirs prirent de plus en plus de place dans les occupations de la jeunesse mais leur accessibilité instaura une frontière entre la jeunesse travailleuse et scolaire. Pour les premiers, il s'agissait essentiellement de réseaux de sociabilité masculins où l'on discutait de la vie mais aussi de politique au grand dam des autorités militaires qui tentèrent de réprimer ces « thés Clubs » : « Chaque membre est tenu de contribuer ou matériellement, ou financièrement, il en résulte que certains volent du thé, du sucre et de l'argent à leurs parents au profit de l'association. Or, on dit qui vole un œuf, vole un bœuf. L'habitude étant une seconde nature et le besoin toujours croissant, ils finiront par glisser sur la mauvaise pente »³⁴. Les préoccupations économiques avaient pris le pas sur la course aux apparences. Ce fut dans les pratiques corporelles des jeunes scolarisés que se cristallisa l'aspiration à une liberté de mouvements et d'allures. Au moment des grandes chaleurs (mars-juin), ces derniers se retrouvaient le dimanche au bord du fleuve Niger à la Chaussée et au Rocher aux aigrettes³⁵ pour se baigner. Très peu de ces jeunes savaient nager car la baignade comme loisir était un phénomène nouveau : auparavant le fleuve était l'endroit où les femmes faisaient la lessive, où l'on se lavait, où l'on pêchait. Ainsi, sous couvert de jeux, l'eau devint un espace où les corps dénudés entraient en contact, où la sexualité se libérait : « Dès le jeudi, au grin on préparait cette sortie au bord du fleuve Niger avec les clubs Trianon et les « On s'en fout ». On se cotisait pour acheter le mouton et les boissons. Les filles apportaient leur linge dans les calebasses, on y allait à pied ou à moto. J'apportais mon Tépaze à piles, mes 45 tours et on commençait la fête jusqu'à 20 heures. On se baignait, on se chamaillait, on dansait [...] On flirtait, on se touchait sous l'eau, on s'embrassait et on raccompagnait les filles avant la nuit »³⁶. Symbole de ce temps du corps à corps, le désir était dévoilé au grand jour. Malick Sidibé photographiait des corps enlacés sur la plage, sur un lit, des baisers langoureux. Alors que la mode des seins nus fut une provocation contre le puritanisme en Europe et constitua un symbole d'émancipation sexuelle, il n'y avait rien d'extraordinaire pour une malienne d'être en pagne, la poitrine dénudée au bord du Niger. L'adoption du bikini par les jeunes filles était bien plus subversif ! Comme l'exprime Jean Allman, la mode peut être un langage parlé n'importe où, mais elle n'est jamais une langue universelle³⁷ : dans les années 1970, les

³⁴ IGS, DAD, *La délinquance juvénile au Mali*, rapport 1974, 13p. Cité par NEDELEC Serge, *Jeunesses, Sociétés et Etat au Mali au XXème Siècle*, Thèse d'Histoire, sous la direction de Catherine COQUERY-VIDROVITCH, Université Paris 7, 1994, Tome 2, p.398

³⁵ Plages situées en périphérie de Bamako

³⁶ Youssouf Doumbia dit Garrincha, MANGIN André, *Malick Sidibé*, Zurich, Scalo Verlag, 1998, p. 167

³⁷ ALLMAN Jean, *Fashioning Africa : Power and The Politics of Dress*, Bloomington, Indiana University Press, 2004, p.6

jeunes maliennes s'emparèrent du soutien gorge, exhibèrent cet attribut de mode tandis que les françaises s'en débarrassaient³⁸. Il est cependant difficile de définir la teneur libératrice de ces corps féminins dénudés qui oscillaient entre une sexualité décomplexée et une soumission aux désirs masculins. De plus en plus de jeunes filles reproduisaient les poses des mannequins vues dans les magazines féminins français : corps allongés, lascifs, s'offrant à l'amour, corps soumis. Le nouvel idéal féminin qui prenait forme était celui de femmes séductrices, sujets et objets de consommation. Quant aux jeunes hommes, ils posaient en conquérants (torsos bombés, seuls au dessus d'un rocher), en protecteur (enlaçant les filles). Ainsi, si les attitudes corporelles constituèrent une forme de langage, il demeurerait plus facile pour ces jeunes de montrer des corps dénudés que de parler de nudité : la libération des corps ne s'accompagna pas d'une libération de la parole (notamment féminine) sur la sexualité.

Quand la mode se politise...

Pour marquer leur opposition au régime déchu, les militaires mirent fin aux organisations de jeunes et interdirent de parler de politique. Prenant le contre-pied, une partie de la jeunesse se tourna vers une mode « rock » davantage influencée par le mouvement noir américain et bien plus politisée que dans les années précédentes : « Nous portons des chemises à fleurs et des signes de paix ; nous fumons de la marijuana ; nous étions contre la guerre du Vietnam et contre l'apartheid en Afrique du Sud ; nous étions pour le Black Power, les Black Panthers et les Black Muslims aux Etats-Unis » explique Manthias Diawara surnommé « J.B » en référence à James Brown et membre du groupe « les Rockers »³⁹. Georges Jackson, Angela Davis, Muhammad Ali, Eldridge Cleaver, Malcom X et Jimi Hendrix constituaient les nouvelles icônes auxquelles il fallait s'identifier. Arborant leurs coupes afro, parés de lunettes noires, vêtus de pantalons pattes d'éléphants, ces jeunes se déplaçaient en groupe sur leurs talons compensés et faisaient semblant de ne pas parler français. Ils se considéraient en lutte contre le racisme et s'approprièrent les référents culturels guerriers. Certains groupes se faisaient appelés les « les Sofas » (cavalier en bambara), « les Tondjons » (les fantassins) etc... Lors d'un « Woodstock à Bamako » organisé à la Maison des Anciens Combattants en 1971 par Manthia Diawara et son ami « Sly » (en référence aux Sly and The Family Stones), les tenues hippies, kitch, rock et rétro rivalisèrent avec les costumes traditionnels de chasseurs⁴⁰. Quelques jeunes filles s'emparèrent du pantalon et en firent un symbole de leur appartenance à cette mode masculine, rebelle, étudiante... donc largement minoritaire. Cette mode s'inscrivait dans un contexte où la contestation gagnait de plus en plus les lycées et les universités. Si les étudiants supportèrent très mal l'autoritarisme et les exactions des milices sous Modibo Keita, ils virent d'un plus mauvais œil encore l'installation d'un régime militaire. Ainsi, dès 1969 les étudiants de l'Ecole Normale Supérieure engagèrent une grève qui fut violemment réprimée. Progressivement, les clubs disparurent et furent remplacés par une multitude d'associations scolaires qui déclenchèrent un mouvement de grève très dure en 1976, qui dura jusqu'au début des années 1980.

³⁸ Aujourd'hui, cette image des occidentales brûlant leurs soutien gorge est réutilisée par les militantes maliennes des droits des femmes pour souligner à quel point elles ne se reconnaissent pas dans le « féminisme occidental ».

³⁹ DIAWARA Manthias, *En quête d'Afrique*, Paris, Présence africaine, p.120

⁴⁰ Le photographe Mamadou M'Bay couvrit cet évènement mais malheureusement ses photographies ne sont encore ni éditées, ni diffusées.

Conclusion : *Indépendance cha-cha-cha*⁴¹

Ode à la liberté, symbole d'espoir, ce tube de la rumba congolaise fit le tour de l'Afrique francophone en 1960. Pour la jeunesse urbaine de Bamako, il s'agissait bien de vivre et d'expérimenter cette indépendance nouvellement acquise, et non d'intégrer les carcans d'une identité nationale en construction mais déjà figée par le pouvoir. Ainsi, en réaction à l'uniformisation des corps imposée dans les organisations du régime socialiste, cette jeunesse s'appropriâ une mode cosmopolite pour revendiquer son autonomie par rapport à l'autorité étatique et parentale, en tant que jeunes, mais aussi en tant que femmes, et en tant qu'hommes. Le corps, au travers de ses apparences, devint un terrain d'exploration et d'expérimentation de pratiques d'individualisation plurielle, de sexe, d'âge, de classe Si la domination masculine (notamment maritale) ne fut pas remise en cause, la façon dont les corps furent sexués transgressa, parfois, les frontières de genre : corps longilignes et dénudés pour les hommes, cheveux courts et cigarette à la bouche pour les filles.

Pour reprendre les mots de Florence Rochefort, « des usages rebelles ont une portée politique même s'ils ne s'inscrivent pas d'emblée dans une vision théorique cohérente et intellectualisée du corps. Ils précèdent le mouvement de politisation du social et du privé, les nourrissent et s'en trouvent transformés en retour »⁴². L'Etat malien ne fut pas dupe et chercha rapidement à reprendre en main ces corps indociles porteurs d'un message qui transcendait l'euphorie des indépendances. Ces corps devinrent un symbole de plus en plus prégnant du bras de fer mené entre le pouvoir militaire et les jeunes : hommes tondus et soumis aux exercices militaires et aux coups ; femmes déshabillées de force, cheveux rasés et menacées de viol, furent les techniques employées par les autorités pour tenter de faire taire la contestation des scolaires et des étudiant-e-s, jusqu'à la chute de la dictature militaire en 1991.

Bibliographie :

ALLMAN Jean, *Fashioning Africa : Power and The Politics of Dress*, Bloomington, Indiana University Press, 2004, 247 p.

AMSELLE Jean Louis, « Migrations et sociétés néo-traditionnelles : le cas des Bambara du Jitumu (Mali) », *Cahiers d'études africaines*, Vol 18, n°72, 1978, pp.487-502

BARTHES Roland, *La chambre claire : notes sur la photographie*, Paris, Seuil, 2009, 192 p.

DIAWARA Manthia, *En quête d'Afrique*, Paris, Présence africaine, 2001, 305 p.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et Punir*, Paris, Gallimard, 1975, 318 p.

GOFFMAN Erwin, « La ritualisation de la féminité », in *Actes de la Recherche en sciences sociales*, Vol.14, n°14, 1977, pp.34-50

GOFFMAN Erwin, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute, 2002, 115 p.

IVASKA M. Andrew, « Anti-mini Militants Meet Modern Misses : Urban Styles, Gender and The Politics of National Culture in 1960s Dar es Salam, Tanzania », in ALLMAN Jean,

⁴¹ Chanson composée par Kabasele en 1960

⁴² Florence Rochefort, «La politisation des corps», in Philippe Artières et Michelle Zacharini-Fournel (dir.), 68. *Une histoire collective (1962-1981)*, Paris, La Découverte, 2008, pp. 615-616

Fashioning Africa : Power and The Politics of Dress, Bloomington, Indiana University Press, 2004, pp. 104-121

KONARE Adam Ba, *Dictionnaires des femmes célèbres du Mali*, Bamako, Jamana, 1993, 520 p.

MEILLASSOUX Claude, *Urbanization of an African Community : Voluntary Associations in Bamako*, American Ethnological Society, Monograph 45, Seattle, University of Washington Press, 1968, 165 p.

MORIN Edgar, « Culture adolescente et révolte étudiante », in *Annales. Economies, Sociétés et Civilisations*, Vol 24, n°3, 1969, pp. 765-776

NEDELEC Serge, *Jeunesses, Sociétés et Etat au Mali au XXème Siècle*, Thèse d'Histoire, sous la direction de Catherine COQUERY-VIDROVITCH, Université Paris 7, 1994, 3 vol, 690 p.

ROCHEFORT Florence, «La politisation des corps», in Philippe Artières et Michelle Zacharini-Fournel (dir.), *68. Une histoire collective (1962-1981)*, Paris, La Découverte, 2008, pp. 615-616

VIGARELLO Georges, *Le Corps redressé*, Paris, Armand Collin, 2004, 232 p.

WERNER Jean François, « Seydou Keïta (Catalogue de l'exposition des photographies présentées à l'occasion de l'exposition " Seydou Keïta " du 28 octobre au 27 novembre 1994) ; Malick Sidibé. Bamako 1962-1976. (Catalogue des photographies présentées à l'occasion de l'exposition " Malick Sidibé " du 30 avril au 11 juin 1995) ; Mama Casset et les précurseurs de la photographie au Sénégal, 1950 », *Cahiers d'Etudes africaines*, Vol 36, n°141, 1966, pp.313-316

Sources :

Discours de Modibo Keita lors du premier anniversaire de l'éclatement de la Fédération du Mali, 20/08/1961, en ligne sur le site *Modibo Keita*, dernière consultation 10/09/2009 : http://modibokeita.free.fr/modibokeita_Discours.html

Sources imprimées :

FONDATION ZINSOU, *Malick Sidibé*, Bruxelles, Fondation Zinsou, 2008, 198 p.
Catalogue d'exposition, Cotonou, Fondation Zinsou, 15 février – 16 mai 2008

MANGIN André, *Malick Sidibé*, Zurich, Scalo Verlag, 1998, 183 p.

SIDIBE Malick, *Chemises*, Göttingen :Steidl, GwinZegal, 2007, 168 p.
Catalogue d'exposition, FOAM, Fotografiemuseum Amsterdam, 13 juin - 15 octobre 2008

Archives de presse :

L'Essor, « L'ouverture de la deuxième semaine de la jeunesse », 25 juin 1963, p.4

L'Essor, « Le 22 septembre 1964 à Kidal », 28 octobre 1964, p.4

L'Essor, « Pourquoi sont-ils Yé-Yé ? », 22 juin 1966, pp.3-4

L'Essor, « Le sens du Concours du plus beau bébé », 2 août 1966, pp.1-3

L'Essor, « La Crise juvénile au Mali a été le thème d'une Conférence à l'ENS de Badalabougou », 4 mai 1967, p.1 et 4

L'Essor, « La Crise juvénile (suite) », 6 mai 1967, p.1 et 3

L'Essor, « A propos de la crise juvénile au Mali », Editorial, 18 mai 1967, pp.1-4

L'Essor, « Première mesure à prendre dans la lutte contre la crise juvénile », 19 mai 1967, p.1

Archives Nationales du Mali :

Fond du Bureau Politique National de l'US-RDA BPN, 146^{ème} carton : 568 Milice Populaire 1964-1968, *Lettre de la Secrétaire permanente de la Commission sociale des Femmes au Directeur de la Milice populaire du Mali*, Bamako, 15 novembre 1967

Fonds du bureau Politique National de l'US-RDA BPN, 110^{ème} carton : 420 *Rapport de synthèse sur le problème de la moralité et de la licence chez la jeunesse*, 1967, 13 p.

Fonds du bureau Politique National de l'US-RDA BPN, 55^{ème} carton : 144 Commission Sociale des Femmes, *Lettre de la Commission sociale des femmes au Médecin Chef du Service d'Hygiène de Bamako*, 5 août 1967, 1 p.